

Proposition de séquence sur la société de consommation

Séance n° 1 : le rapport pathologique à l'objet

Objectif : *Découverte du thème par la confrontation de quatre documents. On aura demandé préalablement aux étudiants de se renseigner sur 1/ Diogène de Sinope ; 2 / ce que les médecins appellent « le syndrome de Diogène ».*

Méthodologie :

On répartit les étudiants en binôme, en leur demandant de lire et d'analyser les quatre documents consacrés à la pathologie de l'objet. Pour les guider, on leur donne la consigne suivante : *relevez dans les documents les éléments liés à un rapport pathologique à l'objet.*

Éléments d'analyse :

Texte n° 1. Le collectionneur. On relèvera les termes « maladie » et de « désir » que l'on commentera. On sera aussi attentif aux hyperboles, au champ lexical de l'art et du luxe et à la condamnation morale de Cicéron. On pourra compléter l'analyse du texte par quelques éléments psychanalytiques sur le collectionneur et la syllogomanie.

Cf. <http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalité/Articles-et-Dossiers/Les-collectionneurs-sont-ils-nevrosés/4Une-accumulation-sans-fin>

Texte n° 2. Le fétichiste. On montrera comment l'auteur met en scène la fièvre qui s'empare de M. Rabour et comment l'auteur décrit le fétichisme comme une fièvre religieuse.

Texte n° 3. Le consommateur. On rendra attentif les étudiants 1/ au vocabulaire médical utilisé par Baudrillard qui analyse notre besoin de consommer comme une névrose ou une hystérie. 2/ A la condamnation morale de l'auteur qui n'est pas sans rappeler celle de Cicéron. 3/ A l'analyse du désir des objets qui ne produit de l'insatisfaction car le désir ne cesse de croître et les objets de se multiplier.

Document n° 4. Diogène ou l'ascétisme total. On commentera l'opposition de deux mondes qui traduisent deux rapports à l'objet très différents.

Séance n° 2 : analyse d'une chanson

Objectif : quelles critiques les chanteurs adressent-ils à la société de consommation ?

« Les choses » de Jean-Jacques Goldman (2001)

<http://www.youtube.com/watch?v=7oNV2KihYko>

Autres chansons possibles

« J'accuse » de Damien Saez (2010)

<http://www.youtube.com/watch?v=oqaiH8iBZ5g&list=RDoqaiH8iBZ5g>

« La complainte du progrès » de Boris Vian (1956)

<http://www.youtube.com/watch?v=9PTqTjHs5c0>

« Foule sentimentale » d'Alain Souchon (1993)

http://www.youtube.com/watch?v=V_SNDGwwGFM

Pistes d'analyse

1/ Dans tous les cas, on fera voir le clip aux élèves. Celui de Jean-Jacques Goldman est notamment remarquable par ses références au Pop Art (couleurs vives, sérigraphie) et par la référence au film *Mars Attack*.

2/ Une analyse de la chanson de Goldman est disponible ici

<https://cdimonjous.files.wordpress.com/2013/05/les-choses.pdf>

Oeuvre musicale : Les choses	
Signification Le titre de la chanson annonce la problématique : il s'agit de la société de consommation. Le texte présente un narrateur pris au piège de la société de consommation. Consommer est devenu le centre de sa vie (« j'achète pour être »). Il attache beaucoup d'importance aux marques des produits (« rien que des marques identifiées ») car avec les marques, il a l'impression d'être plus important (« roi »). Il s'identifie à la personne célèbre qui fait la publicité pour ce produit. Par exemple, il se prend pour Jordan quand il porte « ses » chaussures. On remarque aussi qu'il dépend de l'opinion des autres. Il veut avoir « l'image » (c'est-à-dire le look) et le « langage » qu'il faut. Il utilise les mots à la mode comme « fastoche » ou « clop », il veut être branché ! Dans ce texte, ce qui frappe c'est que le narrateur dit très souvent « je » (il semble particulièrement égoïste) mais qu'il est quand même très passif. Il n'est pas l'acteur de la scène. Les choses agissent (elles « donnent », elles « posent ») pas le narrateur. En fait, on pourrait dire que le narrateur est manipulé par les choses. On peut aussi souligner le contraste entre « rien », « n'existe pas », « nu » et « j'ai », « tout », « combler » : apparemment, dans cette société, on est tout (« un roi ») ou « rien ». A ce sujet, Jean-Jacques Goldman détourne deux citations célèbres. En effet, dans le refrain, le narrateur dit « c'est plus 'je pense' mais 'j'ai donc je suis' ». L'auteur fait allusion à la phrase célèbre du philosophe Descartes « Je pense donc je suis ». Goldman dénonce avec ironie l'évolution de la société pour laquelle les idées deviennent moins importantes que les biens de consommation. A la fin du refrain, Goldman fait encore preuve d'ironie. Il fait en effet allusion au slogan de la publicité d'une célèbre marque de cosmétique « Parce que je le vauds bien ». Dans le texte, le narrateur affirme que sans les choses il ne vaut rien. J.J. Goldman veut donc attirer notre attention sur les pièges de la publicité qui veut nous faire croire que nous sommes ce que nous achetons.	
Description de la musique Le morceau est de tempo rapide et les instruments sont : la batterie, la basse, la guitare électrique, la guitare électro-acoustique, le synthétiseur, la flûte irlandaise (tin whistle). Cette oeuvre est une chanson : les rimes et la présence d'un refrain le montrent bien. (cf. paroles et structure) D'un point de vue musical, les couplets sont divisés en deux parties. A est construit sur une phrase musicale répétée (ex : « si j'avais si j'avais ça » est chanté sur la même mélodie que « j'envie ce que les autres ont »). La partie B correspond à une deuxième phrase musicale. Les refrains sont construits sur une troisième phrase musicale qui est répétée (ex : « je prie les choses et les choses m'ont pris » est chanté sur la même mélodie que « des choses à mettre, à vendre, à soumettre »). La différence entre le refrain 1 et 2 n'est due qu'aux paroles. Le morceau se termine par un solo de guitare.	Clip Le clip est réalisé dans un style pop art . Ce qui caractérise ce mouvement, c'est le rôle de la société de consommation et des déformations qu'elle engendre dans notre comportement au quotidien. C'est à partir de ce principe que les artistes américains vont mettre en évidence l'influence que peut avoir la publicité, les magazines, les bandes dessinées et la télévision sur nos décisions de consommateurs. Les procédés utilisés par les artistes étaient souvent des nouveaux produits qui sortaient tout juste de cette société de consommation : acrylique, sérigraphie, etc. Les couleurs sont souvent vives et décalées par rapport à la réalité. Andy Warhol (1928-1987) est considéré comme l'un des pères du pop art.
Conclusion Quel est le message de l'oeuvre ? Sur RTL, Jean-Jacques Goldman explique ainsi sa chanson : « Les choses », c'est un portrait. Tous ces gamins qui pensent que s'ils n'ont pas un survêtement de telle marque, s'ils n'ont pas une montre de telle marque, une casquette de telle marque, ils n'existent pas. S'ils ne sont pas habillés comme ça, ils ne vont pas plaire aux filles, s'ils ne sont pas dans une grosse voiture, ils ne valent rien. Je trouve ça super triste. C'est comme s'ils étaient des porte-manteaux. Comme si on ne les jouerait que par rapport aux choses et plus par rapport à ce qu'ils valent. Par sa thématique, cette chanson engagée est particulièrement actuelle. L'auteur veut nous pousser à réfléchir sur la société dans laquelle nous vivons. Il dénonce la dictature des marques et veut nous faire comprendre que plus nous possédons de choses, moins nous « existons » parce que nous oublions qui nous sommes vraiment. Aujourd'hui non seulement les enfants mais aussi beaucoup d'adultes attachent une grande importance au look et aux marques. Les publicités et les médias jouent un grand rôle dans ce phénomène. En conclusion, J.J. Goldman nous livre ici un texte très ironique sur notre société et nous invite à réfléchir sur notre vie. En fait, il nous pousse à nous poser la seule question vraiment importante : qu'est-ce qui nous rend vraiment heureux ?	

Séance n° 3 : prise de notes sur un documentaire : « Je consomme donc je suis »

Objectif : prendre des notes et les organiser les informations sous forme de plan

Lien sur le documentaire : <http://www.youtube.com/watch?v=GQWbhh3kOyg>

Consignes

- Travailler par binôme
- Prendre des notes au brouillon
- Rédiger un compte rendu sous forme de plan détaillé organisé autour d'une problématique

Séance n° 3 (autre proposition) : analyse filmique

Analyse de trois extraits de *Mon Oncle* de Jacques Tati (1958)

La visite de la villa Arpel : <http://www.youtube.com/watch?v=nmTnJFLZJtA>

La cuisine : <http://www.youtube.com/watch?v=LE9t98Gox60>

L'arrivée au bureau de M. Hulot :

<http://www.youtube.com/watch?v=DHEOIVKdSPY>

Séance n° 4 : lecture analytique du texte de Zola (document 4 du corpus)

Nota bene : le texte est découpé un peu différemment que celui du corpus (cf. annexe).

Objectif : étudier un extrait de roman qui met en avant la naissance de la société de consommation.

Travail préparatoire : on pourra demander aux étudiants d'aller visiter le site de la BNF consacré Au bonheur des dames

<http://expositions.bnf.fr/zola/bonheur/>

I/ Les femmes

A/ Portraits de clientes

On étudiera l'inventaire que fait Zola des différents types de consommatrices.

B/ L'hystérie collective

Etude de l'attitude des femmes : leur discours + leurs gestes.

II/ Octave Mouret

A/ Un génie du commerce

Publicité, prix cassés, exclusivité, la mode

B/ Un séducteur

Mouret Don Juan. Sa position au milieu des femmes. Son jeu théâtral. Sensualité de la dernière phrase.

III/ Le bonheur des dames ?

A/ Sensualité de la scène

Le décor (luxe et calme douillet) ; le moment de choisi (jeu de lumière, heure du thé).
Champ lexical de la vue, du toucher, de l'odorat.

B/ Ambivalence du regard de Zola

La scène met en exergue le pouvoir de Mouret sur la femme, métaphore du pouvoir du capitalisme triomphant sur le consommateur. La femme dans cette page est la fois heureuse et profondément exploitée et aliénée.

Séance n° 5 : exposés d'étudiants

Objectifs : 1. Mener une recherche documentaire 2. Prendre la parole de façon organisée (exposé oral) 3. Prolonger l'étude de la société de consommation par une réflexion sur une autre façon de consommer et d'envisager les objets. On prépare ainsi l'acquisition de références culturelles pour l'écriture personnelle.

Exposés envisagés

- 1/ Le *ready made* et le *pop art*
- 2/ La journée sans achat organisée en France par les Casseurs de pub
- 3/ Donner une seconde vie aux objets

4/ *Ils ont décidé de vivre sans objets.* L'exposé pourra s'appuyer sur le reportage d'Arte « Un an d'abstinence » qui présente la famille Webster qui a fait le pari de renoncer à toute consommation de pétrole.

<http://www.youtube.com/watch?v=zo9-4DsnJzY>

Séance n° 1 : Confrontation de quatre documents

Document n° 1: Cicéron, *Contre Verrès, IV, Des Statues, exorde, I^{er} siècle av. J.-C.*

Je vais parler de ce que Verrès appelle son goût, ses amis, sa maladie, sa manie, les Siciliens, son brigandage : moi, je ne sais de quelle expression me servir. Je vous exposerai la chose ; c'est à vous d'en juger par ce qu'elle est, sans vous arrêter au nom qu'on lui donne. Prenez-en d'abord une idée générale, et peut-être n'aurez-vous pas beaucoup de peine à trouver le mot juste. Je nie que dans la Sicile entière, cette province si riche, si ancienne, peuplée de tant de cités et de familles si opulentes, il ait existé un seul vase, soit d'argent, soit de métal de Corinthe ou de Délos, une seule pierrerie, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, un seul marbre, un seul bronze, enfin un seul tableau, un seul tapis, qu'il n'ait recherché, qu'il n'ait examiné, et si l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevé.

Juges, cette proposition vous étonne. Cependant je vous supplie encore de peser tous les termes. Il n'y a point ici d'hyperbole ; je ne cherche point à exagérer les torts de Verrès.

Quand je dis que dans toute la province il n'a rien laissé de tous ces objets précieux, je ne parle pas en accusateur, j'énonce simplement un fait. Je vais plus loin ; j'affirme qu'il n'a rien laissé dans les maisons, ni même dans les villes ; dans les édifices publics, ni même dans les temples ; rien chez les Siciliens, rien chez les citoyens romains ; en un mot, que dans la Sicile entière, tout ce qui a frappé ses regards ou excité ses désirs, décorations privées et publiques, ornements profanes et sacrés, tout est devenu sa proie.

Document n° 2 : Octave Mirbeau, *Le journal d'une femme de chambre, 1900, chap. 1*

Ce roman, qui se présente sous la forme d'un journal intime, raconte l'histoire d'une jeune domestique, Célestine, qui vient d'entrer au service de monsieur Rabour, un vieux bourgeois de province.

- Comment vous appelez-vous, mon enfant ?
- Célestine, Monsieur.
- Célestine... fit-il... Célestine?... Diable !... Joli nom, je ne prétends pas le contraire... mais trop long, mon enfant, beaucoup trop long... Je vous appellerai Marie, si vous le voulez bien... C'est très gentil aussi, et c'est court... Et puis, toutes mes femmes de chambre, je les ai appelées Marie. C'est une habitude à laquelle je serais désolé de renoncer... Je préférerais renoncer à la personne...
Ils ont tous cette bizarre manie de ne jamais vous appeler par votre nom véritable... Je ne m'étonnai pas trop, moi à qui l'on a donné déjà tous les noms de toutes les saintes du calendrier... Il insista :
 - Ainsi, cela ne vous déplaît pas que je vous appelle Marie?... C'est bien entendu ?...

– Mais oui, Monsieur...

– Jolie fille... bon caractère... Bien, bien !

Il m'avait dit tout cela d'un air enjoué, extrêmement respectueux, et sans me dévisager, sans fouiller d'un regard déshabilleur mon corsage, mes jupes, comme font, en général, les hommes. À peine s'il m'avait regardée. Depuis le moment où il était entré dans le salon, ses yeux restaient obstinément fixés sur mes bottines.

– Vous en avez d'autres ?... me demanda-t-il, après un court silence, pendant lequel il me sembla que son regard était devenu étrangement brillant.

– D'autres noms, Monsieur ?

– Non, mon enfant, d'autres bottines...

Et il passa, sur ses lèvres, à petits coups, une langue effilée, à la manière des chattes.

Je ne répondis pas tout de suite. Ce mot de bottines, qui me rappelait l'expression de gouaille polissonne du cocher, m'avait interdite. Cela avait donc un sens ?... Sur une interrogation plus pressante, je finis par répondre, mais d'une voix un peu rauque et troublée, comme s'il se fût agi de confesser un péché galant :

– Oui, Monsieur, j'en ai d'autres...

– Des vernies ?

– Oui, Monsieur.

– De très... très vernies ?

– Mais oui, Monsieur.

– Bien... bien... Et en cuir jaune ?

– Je n'en ai pas, Monsieur...

– Il faudra en avoir... je vous en donnerai.

– Merci, Monsieur !

– Bien... bien... Tais-toi !

J'avais peur, car il venait de passer dans ses yeux des lueurs troubles... des nuées rouges de spasme... Et des gouttes de sueur roulaient sur son front... Croyant qu'il allait défaillir, je fus sur le point de crier, d'appeler au secours... mais la crise se calma, et, au bout de quelques minutes, il reprit d'une voix apaisée, tandis qu'un peu de salive moussait encore au coin de ses lèvres :

– Ça n'est rien... c'est fini... Comprenez-moi, mon enfant... Je suis un peu maniaque... À mon âge, cela est permis, n'est-ce pas ?... Ainsi, tenez, par exemple je ne trouve pas convenable qu'une femme cire ses bottines, à plus forte raison les miennes... Je respecte beaucoup les femmes, Marie, et ne peux souffrir cela... C'est moi qui les cirerai vos bottines, vos petites bottines, vos chères petites bottines... C'est moi qui les entretiendrai... Écoutez bien... Chaque soir, avant de vous coucher, vous porterez vos bottines dans ma chambre... vous les placerez près du lit, sur une petite table, et, tous les matins, en venant ouvrir mes fenêtres... vous les reprendrez.

Et, comme je manifestais un prodigieux étonnement, il ajouta :

– Voyons !... Ça n'est pas énorme, ce que je vous demande là... c'est une chose très naturelle, après tout... Et si vous êtes bien gentille...

Vivement, il tira de sa poche deux louis qu'il me remit.

– Si vous êtes bien gentille, bien obéissante, je vous donnerai souvent des petits cadeaux. La gouvernante vous paiera, tous les mois, vos gages... Mais, moi, Marie, entre nous, souvent, je vous donnerai des petits cadeaux. Et qu'est-ce que je vous

demande ?... Voyons, ça n'est pas extraordinaire, là... Est-ce donc si extraordinaire, mon Dieu ?

Monsieur s'emballait encore. À mesure qu'il parlait, ses paupières battaient, battaient comme des feuilles sous l'orage.

– Pourquoi ne dis-tu rien, Marie ?... Dis quelque chose... Pourquoi ne marches-tu pas ?... Marche un peu que je les voie remuer... que je les voie vivre... tes petites bottines...

Il s'agenouilla, baisa mes bottines, les pétrit de ses doigts fébriles et caresseurs, les délaça... Et, en les baisant, les pétrissant, les caressant, il disait d'une voix suppliante, d'une voix d'enfant qui pleure :

– Oh ! Marie... Marie... tes petites bottines... donne-les moi, tout de suite... tout de suite... tout de suite... Je les veux tout de suite... donne-les moi...

J'étais sans force... La stupéfaction me paralysait... Je ne savais plus si je vivais réellement ou si je rêvais... Des yeux de Monsieur, je ne voyais que deux petits globes blancs, striés de rouge. Et sa bouche était tout entière barbouillée d'une sorte de bave savonneuse...

Enfin, il emporta mes bottines et, durant deux heures, il s'enferma avec elles dans sa chambre...

Document n° 3 : Jean Baudrillard, *La société de consommation*, 1970, Gallimard, coll. Idées

Jusqu'ici, toute l'analyse de la consommation se fonde sur l'anthropologie naïve de l'homo œconomicus, ou mieux de l'homo psycho-œconomicus. Dans le prolongement idéologique de l'Économie Politique classique, c'est une théorie des besoins, des objets (au sens le plus large) et des satisfactions. Ce n'est pas une théorie. C'est une immense tautologie : « J'achète ceci parce que j'en ai besoin » équivaut au feu qui brûle de par son essence phlogistique [...].

Cette mythologie rationaliste sur les besoins et les satisfactions est aussi naïve et désarmée que la médecine traditionnelle devant les symptômes hystériques ou psychosomatiques. Expliquons-nous : hors du champ de sa fonction objective, où il est irremplaçable, [...] l'objet devient substituable de façon plus ou moins illimitée dans le champ des connotations, où il prend valeur de signe. Ainsi la machine à laver sert comme ustensile et joue comme élément de confort, de prestige, etc. C'est proprement ce dernier champ qui est celui de la consommation. Ici, toutes sortes d'autres objets peuvent se substituer à la machine à laver comme élément significatif. Dans la logique des signes comme dans celle des symboles, les objets ne sont plus du tout liés à une fonction ou à un besoin défini. Précisément parce qu'ils répondent à tout autre chose, qui est soit la logique sociale, soit la logique du désir, auxquels ils servent de champ mouvant et inconscient de signification.

Toutes proportions gardées, les objets et les besoins sont ici substituables comme les symptômes de la conversion hystérique ou psychosomatique. Ils obéissent à la même logique du glissement, du transfert, de la convertibilité illimitée et apparemment arbitraire. Quand le mal est organique, il y a relation nécessaire du symptôme à l'organe (de même que dans sa qualité d'ustensile, il y a relation nécessaire entre l'objet et sa fonction). Dans la conversion hystérique ou psychosomatique, le symptôme, comme le signe, est arbitraire (relativement). Migraine, colite, lumbago, angine, fatigue généralisée : il y a une chaîne de signifiants somatiques au long de laquelle le symptôme « se balade » – tout comme il y a un enchaînement d'objets/signes ou d'objets/symboles, au long duquel se balade, non plus le besoin (qui est toujours lié à la finalité rationnelle de l'objet), mais le désir, et quelque autre détermination encore, qui est celle de la logique sociale inconsciente.

Si on traque le besoin en un endroit, c'est-à-dire si on le satisfait en le prenant à la lettre, en le prenant pour ce qu'il se donne : le besoin de tel objet, on fait la même erreur qu'en appliquant une thérapeutique traditionnelle à l'organe où se localise le symptôme. Aussitôt guéri ici, il se localise ailleurs.

Le monde des objets et des besoins serait ainsi celui d'une hystérie généralisée. De même que tous les organes et toutes les fonctions du corps deviennent dans la conversion un gigantesque paradigme que décline le symptôme, ainsi les objets deviennent dans la consommation un vaste paradigme où se décline un autre langage, où quelque chose d'autre parle. [...] On pourrait dire que cette fuite d'un signifiant à l'autre n'est que la réalité superficielle d'un désir qui, lui, est insatiable parce qu'il se fonde sur le manque, et que c'est ce désir à jamais insoluble qui se signifie localement dans les objets et les besoins successifs.

Sociologiquement [...] on peut avancer l'hypothèse que [...] si l'on admet que le besoin n'est jamais tant le besoin de tel objet que le « besoin » de différence (le désir du sens social), alors on comprendra qu'il ne puisse jamais y avoir de satisfaction accomplie, ni donc de définition du besoin.


À la mouvance du désir s'ajoute donc [...] la mouvance des significations différentielles. Entre les deux, les besoins ponctuels et finis ne prennent de sens que comme foyers de convention successifs – c'est dans leur substitution même qu'ils signifient, mais voilent en même temps, les véritables sphères de la signification – celles du manque et de la différence – qui les débordent de toutes parts.

Document n° 4



Diogène par John William Waterhouse, 1882, Galerie d'art de Nouvelle-Galles du Sud (Sydney).

Séance n° 2 analyse d'une chanson

Paroles et structure		
 <p>Structure</p> <p>Introduction instrumentale Couplet 1 A+B Refrain 1 Couplet 2 A+B Refrain 1 Refrain 2 Conclusion instrumentale</p> <p>Paroles</p> <p>Couplet 1 en 2 partie A et B</p> <p>Partie A Si j'avais si j'avais ça Je serais ceci je serais cela Sans chose je n'existe pas Les regards glissent sur moi</p> <p>J'envie ce que les autres ont Je crève de ce que je n'ai pas Le bonheur est possession Les supermarchés mes temples à moi</p> <p>Partie B Dans mes uniformes, rien que des marques identifiées Les choses me donnent une identité</p>	<p>Refrain 1</p> <p>Je prie les choses et les choses m'ont pris Elles me posent, elles me donnent un prix Je prie les choses, elles comblent ma vie C'est plus 'je pense' mais 'j'ai' donc je suis</p> <p>Des choses à mettre, à vendre, à soumettre Une femme objet qui présente bien Sans trône ou sceptre je me déteste Roi nu, je ne vauz rien</p> <p>Couplet 2</p> <p>Partie A J'ai le parfum de Jordan Je suis un peu lui dans ses chaussures J'achète pour être, je suis Queiqu'un dans cette voiture</p> <p>Une vie de flash en flash Clip et club et clop et fast food Fastoche speed ou calmant Mais fast, tout le temps zap le vide Et l'angoisse</p>	<p>Partie B Plus de bien de mal, mais est-ce que ça passe à la télé Nobel ou scandale ? on dit 'V.I.P'</p> <p>Refrain 1</p> <p>Je prie les choses et les choses m'ont pris Elles me posent, elles me donnent un prix Je prie les choses, elles comblent ma vie C'est plus 'je pense' mais 'j'ai' donc je suis</p> <p>Des choses à mettre, à vendre, à soumettre Une femme objet qui présente bien Sans trône ou sceptre je me déteste Roi nu, je ne vauz rien</p> <p>Refrain 2</p> <p>Je prie les choses et les choses m'ont pris Elles me posent, elles me donnent un prix Je prie les choses, elles comblent ma vie C'est plus 'je pense' mais 'j'ai' donc je suis</p> <p>Un tatouage, un piercing, un bijou Je veux l'image, l'image et c'est tout Le bon 'langage' les idées 'qu'il faut' C'est tout ce que je vauz</p>

Séance n° 4 : Lecture analytique d'un extrait du Bonheur des Dames de Zola

Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, 1883, chapitre III

Au Bonheur des Dames raconte la naissance et l'essor d'un grand magasin au XIXe siècle, sous le second Empire. La scène qui suit se déroule dans le salon de Mme Desforges, maîtresse d'Octave Mouret, directeur du Bonheur des Dames.

Des voix répétaient, au milieu de légers rires :

- Monsieur Mouret ! monsieur Mouret !

Et comme celui-ci, contrarié d'être interrompu, feignait de ne pas entendre, Mme de Boves, debout depuis un moment, vint jusqu'à la porte du petit salon.

5 - On vous réclame, monsieur Mouret... Ce n'est guère galant, de vous enterrer dans les coins pour causer d'affaires.

Alors, il se décida, et avec une bonne grâce apparente, un air de ravissement, dont le baron fut émerveillé. Tous deux se levèrent, passèrent dans le grand salon.

- Mais je suis à votre disposition, mesdames, dit-il en entrant, le sourire aux lèvres.

10 Un brouhaha de triomphe l'accueillit. Il dut s'avancer davantage, ces dames lui firent place au milieu d'elles. Le soleil venait de se coucher derrière les arbres du jardin, le jour tombait, une ombre fine noyait peu à peu la vaste pièce. C'était l'heure attendrie du crépuscule, cette minute de discrète volupté, dans les appartements parisiens, entre la clarté de la rue qui se meurt et les lampes qu'on allume encore à l'office. [...]

15 - Est-ce toujours pour lundi prochain, cette mise en vente ? demandait justement madame Marty.

- Mais, sans doute, madame, répondit Mouret d'une voix de flûte, une voix d'acteur qu'il prenait, quand il parlait aux femmes.

Henriette alors intervint.

20 - Vous savez, nous irons toutes... On dit que vous préparez des merveilles.

- Oh ! des merveilles ! murmura-t-il d'un air de fatuité modeste, je tâche simplement d'être digne de vos suffrages.

Mais elles le pressaient de questions. Madame Bourdelais, madame Guibal, Blanche elle-même, voulaient savoir.

25 - Voyons, donnez-nous des détails, répétait madame de Boves avec insistance. Vous nous faites mourir.

Et elles l'entouraient, lorsque Henriette remarqua qu'il n'avait seulement pas pris une tasse de thé. Alors, ce fut une désolation ; quatre d'entre elles se mirent à le servir, mais à la condition qu'il répondrait ensuite. Henriette versait, madame Marty tenait la tasse, pendant
30 que madame de Boves et madame Bourdelais se disputaient l'honneur de le sucrer. Puis, quand il eut refusé de s'asseoir, et qu'il commença à boire son thé lentement, debout au milieu d'elles, toutes se rapprochèrent, l'emprisonnèrent du cercle étroit de leurs jupes. La tête levée, les regards luisants, elles lui souriaient.

35 - Votre soie, votre Paris-Bonheur, dont tous les journaux parlent ? reprit madame Marty, impatiente.

– Oh ! répondit-il, un article extraordinaire, une faille à gros grain, souple, solide... Vous la verrez, mesdames. Et vous ne la trouverez que chez nous, car nous en avons acheté la propriété exclusive.

– Vraiment ! une belle soie à cinq francs soixante ! dit madame Bourdelais enthousiasmée.

40 C'est à ne pas croire.

Cette soie, depuis que les réclames étaient lancées, occupait dans leur vie quotidienne une place considérable. Elles en causaient, elles se la promettaient, travaillées de désir et de doute. Et, sous la curiosité bavarde dont elles accablaient le jeune homme, apparaissaient leurs tempéraments particuliers d'acheteuses : madame Marty, emportée par sa rage de
45 dépense, prenant tout au Bonheur des Dames, sans choix, au hasard des étalages ; madame Guibal s'y promenant des heures sans jamais faire une emplette, heureuse et satisfaite de donner un simple régal à ses yeux ; madame de Boves, serrée d'argent, toujours torturée d'une envie trop grosse, gardant rancune aux marchandises, qu'elle ne pouvait emporter ;
50 madame Bourdelais, d'un flair de bourgeoise sage et pratique, allant droit aux occasions, usant des grands magasins avec une telle adresse de bonne ménagère, exempte de fièvre, qu'elle y réalisait de fortes économies ; Henriette enfin, qui, très élégante, y achetait seulement certains articles, ses gants, de la bonneterie, tout le gros linge.

– Nous avons d'autres étoffes étonnantes de bon marché et de richesse, continuait Mouret de sa voix chantante. Ainsi, je vous recommande notre Cuir-d'or, un taffetas d'un brillant
55 incomparable... Dans les soies de fantaisie, il y a des dispositions charmantes, des dessins choisis entre mille par notre acheteur ; et, comme velours, vous trouverez la plus riche collection de nuances... Je vous avertis qu'on portera beaucoup de drap cette année. Vous verrez nos matelassés, nos cheviottes...

60 Elles ne l'interrompaient plus, elles resserraient encore leur cercle, la bouche entr'ouverte par un vague sourire, le visage rapproché et tendu, comme dans un élan de tout leur être vers le tentateur. Leurs yeux pâlissaient, un léger frisson courait sur leurs nuques. Et lui gardait son calme de conquérant, au milieu des odeurs troublantes qui montaient de leurs chevelures.

Proposition de plan pour la synthèse

Proposition de plan pour l'écriture personnelle

Les corrigés sont réservés aux professeurs de l'Académie de Strasbourg. Pour les obtenir, merci d'envoyer un courriel en utilisant votre adresse académique à sebastien.lutz@ac-strasbourg.fr

Sébastien LUTZ, agrégé de lettres classiques